

## DES FAUX TÉMOINS À L'ÉPREUVE

JACQUES WALTER\*

Témoignage, témoin, témoigner, témoignage : autant de termes associés – désignant un statut, un engagement dans une action, une production discursive souvent assimilée à un « genre » narratif – qui sont d'usage courant dans nombre d'univers sociaux (justice, milieux de mémoire, médias, sciences sociales...). Au point qu'ils sont souvent naturalisés, consacrés, mais aussi et par contrecoup, au point qu'ils sont parfois l'objet d'une critique virulente. Il en va de la sorte dans des débats récurrents qui cristallisent une tension, si ce n'est une opposition, entre Histoire et mémoire. Dans ces dénonciations croisées, on peut lire les traces d'un combat visant la détention d'un monopole d'écriture de la « bonne » Histoire (avec son cortège de notions antagonistes : subjectif vs objectif, histoire singulière vs Histoire commune, etc.). Parallèlement, d'autres catégorisations sociales connexes, telles celles de victime ou de bourreau, gagnent en visibilité et en légitimité sur diverses scènes, y compris académiques. Non sans excellentes raisons, non sans effets secondaires. Parmi ces derniers, *nolens volens*, un relatif détournement des sciences sociales à l'égard du double négatif du témoin : le faux témoin. Sous une forme ramassée, ne pourrait-on pourtant avancer qu'il est un analyseur du rapport entretenu au témoin ? Au fond, pour divers motifs, n'est-il pas considéré comme un danger absolu ou, au contraire, comme une extraordinaire aubaine ?

Ainsi, pour une communauté ayant vécu une expérience collective de violence extrême, un faux témoin – démasqué comme tel – peut-il entraver le travail d'adhésion à une cause menant à la reconnaissance du préjudice et à la réparation de celui-ci. Dans la sphère savante, historienne

\* Professeur à l'Université Paul Verlaine-Metz (France), directeur du Centre de recherche sur les médiations (ÉA 3476) et directeur-adjoint de la Maison des sciences de l'homme Lorraine (USR 3261 du CNRS).  
Courriel : jacques.walter@univ-metz.fr

en particulier, le faux témoin est susceptible d'alimenter le discours de prévention à l'égard de tout témoin, tant est stigmatisée l'insertion de celui-ci dans un réseau d'enrôlement idéologique ou la prégnance de filtres subjectifs pour restituer une situation. L'un et l'autre étant susceptibles de mener à la mise en circulation de contrevérités factuelles. Plus encore, phénomène bien connu, le faux témoin repéré ouvre la voie au révisionnisme ou, pire, au négationnisme. On comprend alors que la figure du faux témoin soit un sujet de choix dans l'espace public: la plupart du temps (il y a des exceptions!), il provoque la controverse ou la polémique puisqu'il transgresse le pacte testimonial et en quelque sorte inverse les rôles – le destinataire du témoignage devenant la « victime » d'une duperie; il contribue également à durcir les affrontements sur un événement et ses interprétations puisque fonctionne prioritairement le couple vrai/faux. Toutefois, ne s'agit-il pas là d'une opposition structurante qui, pour commode qu'elle soit, stérilise quelque peu l'interrogation scientifique sur plusieurs enjeux du faux témoignage, au-delà des prises de position sur la vérité, l'éthique ou la mystification? S'agissant en particulier des crimes et génocides nazis, le « faux témoignage » apparaît également comme un symptôme historique et social qui a partie liée aussi bien avec le caractère extrême, radical, de l'événement lui-même – son étrangeté historiographique – qu'avec la constellation de dispositifs de médiation (médiatiques, pédagogiques, culturels, idéologiques...) que se donne notre société à la fois pour le faire valoir, se l'approprier et le domestiquer.

Le présent dossier ambitionne donc de mettre les faux témoins « à l'épreuve » en répondant à des questions qui déplacent les approches habituelles: si l'on est souvent « pris à témoin », quelles sont les configurations sociales et psychologiques faisant qu'on est « pris », plus ou moins longtemps, par la croyance en un faux témoignage et qu'est-ce que celui-ci nous apprend sur les horizons d'attente des publics? En quoi les tendances lourdes à la testimonialisation et à la victimisation, en interdépendance avec d'autres motivations, participent-elles à l'émergence de faux témoignages, sachant que certains sont diffusés sous forme de livres puis de films, ce qui invite à s'interroger sur le rôle des industries culturelles et médiatiques dans ce phénomène? Comment penser les relations entre faux témoignage, témoin fictif et fiction? Quel est l'impact de l'hétérogénéité de la catégorie « faux témoin » (de celui qui rapporte volontairement ce qu'il n'a pas vécu à celui qui est contraint de rapporter quelque chose ne correspondant ni à ce qu'il a vécu ni à ce qu'il pense) sur les modes d'analyse et les échanges qu'ils suscitent?

Pour répondre, les contributeurs ont choisi différents faits et périodes historiques dans des zones géographiques variées. Certes, la Seconde

Guerre mondiale occupe une place de choix, particulièrement avec l'étude d'ouvrages phares traitant de la Shoah: *Yossel Rakover s'adresse à Dieu* de Zvi Kolitz (1946, Argentine), *L'oiseau bariolé* de Jerzy Kosinski (1965, États-Unis), *Fragments. Une enfance 1939-1948* de Benjamin Wilkomrski (1995, Suisse). Mais, d'autres investigations portent sur des travailleurs volontaires ou non en Allemagne avec une recherche sur ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'affaire Enric Marco (2005, Espagne) ou sur le roman d'Arthur Conte, *Au-delà de la montagne* (1948, France) qui transfère une part de l'expérience de l'internement de l'auteur, ancien STO, dans celle d'un républicain espagnol. Enfin, un article est dédié à la répression à l'encontre des tirailleurs parqués dans le camp de Thiaroye au Sénégal (1<sup>er</sup> décembre 1944) dont, après les interventions de Léopold Sédar Senghor sur le moment, la réactivation mémorielle est largement tributaire d'un film d'Ousmane Sembène, *Camp de Thiaroye* (1988, Sénégal). Et c'est précisément par l'analyse d'un document télévisuel, *14-18, le bruit et la fureur* de Jean-François Delassus (2008, France), que la Première Guerre mondiale est l'objet d'une discussion en prise avec des débats, si ce n'est des controverses, dans le champ historique. Enfin, cette fois en Guinée à l'époque de Sékou Touré (1976), avec un travail sur les faux témoignages de fidélité, on étend davantage l'acception courante du faux témoignage. C'est dire que celle-ci recouvre une pluralité de phénomènes qui font l'objet de regards pluridisciplinaires: études littéraires, sciences de l'information et de la communication, histoire et sciences du langage.

Le dossier s'ouvre sur un article d'Alexandre Prstojevic qui se focalise sur trois textes à succès de la bibliothèque de la Shoah. Ils sont emblématiques de l'oscillation classificatoire caractérisant leur réception: faux témoignages ou littérature de fiction. Ainsi *Yossel Rakover s'adresse à Dieu*, *L'oiseau bariolé* et *Fragments. Une enfance 1939-1948* scandent-ils une histoire culturelle de ce qui est presque devenu un genre littéraire. Chaque œuvre correspond à une ère: celle du triomphe du combattant, celle qui voit l'avènement de la victime, celle qui consacre la primauté de cette dernière. À trois reprises, le chercheur spécifie finement les caractéristiques du milieu dans lequel émergent ces textes très dissemblables. Ce qui permet de mettre en évidence certains facteurs clés de leur fortune dans l'espace public, comme la dimension religieuse et l'« opérabilité cognitive » d'un texte qui est une sorte de testament (Kolitz), l'impact des diverses présentations du « roman du témoin » par son auteur et la tendance à la « testimonialisation des récits de fiction » ayant un substrat apparemment autobiographique (Kosinski), la prise en compte du rapport au corps dans la mise au jour d'une mémoire qui se voudrait intégrale et

le passage d'un primat de l'historiographie à celui de la vraisemblance romanesque ancrée dans la fragmentation du récit sur fond de postmodernité (Wilkomirski).

C'est sur le premier de ces textes que revient Bernard Dan. Et pour une bonne raison : à la différence de beaucoup d'autres, son auteur n'ambitionnait pas de faire passer sa production comme un témoignage authentique. Nulle supercherie volontaire ici. Au demeurant, quand bien même un journaliste a-t-il révélé – près de quarante ans après sa parution – l'identité de celui qui avait écrit *Yossel Rakover s'adresse à Dieu*, l'ouvrage n'a pas subi l'opprobre d'une dénonciation pour faux témoignage. Afin de comprendre une telle situation, le chercheur explore le contenu de cette prose en yiddish parue en 1946 dans un hebdomadaire argentin. Présenté comme un texte caché, puis exhumé des ruines du ghetto de Varsovie à l'instar de la chronique d'Emmanuel Ringelblum, pour autant il n'est pas saturé de précisions historiques. Fondamentalement, il s'inscrit dans une perspective eschatologique et il est travaillé par une réflexion sur la vengeance et la théodicée. Non sans écorner les canons de la pensée humaniste occidentale. Et ce, sans toutefois épouser rigoureusement la tradition eschatologique juive. Avec minutie, Bernard Dan dénoue alors les linéaments du « voilement de la face » ayant mené à la rédaction de cet « inauthentique témoignage » qui a tout particulièrement fasciné Emmanuel Lévinas ainsi que nombre de journalistes, intellectuels et, bien sûr, théologiens de plusieurs confessions. Tout en ayant pris soin d'arrimer l'écriture et la diffusion de ce texte dans une configuration socio-historique, le chercheur en arrive à la conclusion que c'est précisément sa distance à l'égard de l'historicité de son contenu qui en assure la pérennité.

Le contraste avec le cas suivant n'en est que plus saisissant, puisque Marilda Azulay Tapiero et Estrella Israel Garzón s'attaquent à l'affaire Enric Marco qui continue à défrayer la chronique des impostures testimoniales en Espagne et au-delà. En effet, suite à l'enquête de deux historiens en 2004, il a été établi que l'ancien président de l'Amicale des déportés de Mauthausen et autres camps n'avait aucunement été déporté : il avait été travailleur volontaire en Allemagne, avait commis une infraction et, en conséquence, avait été emprisonné ; après quoi, il était revenu en Espagne en 1943. Or, depuis 1978, il avait réussi à occuper une situation de premier plan sur le territoire de la mémoire en se composant un passé à partir d'éléments provenant d'ego-documents astucieusement agencés. Ce qui lui permit de devenir une haute figure, consacrée par les médias et les pouvoirs publics. Les deux chercheuses s'emploient à démonter les mécanismes qui ont permis une telle ascension : faiblesse de la recherche espagnole sur la déportation, toute-puissance de la parole des survivants

renforcée par les appels au devoir de mémoire, rôle de haut-parleur joué par des médias complaisants. Symétriquement, elles analysent les enjeux du choc en retour au moment de la divulgation des faits : importance des travaux des historiens, crise au sein des milieux institutionnels de mémoire, et, naturellement, traitement médiatique de l'affaire. En cette dernière occurrence, elles constatent un embarras qui se traduit par un discours de déploration sur l'appropriation de la souffrance d'autrui, mais aussi par une relative disculpation du faussaire animé par une volonté d'incarner et de faire connaître le sort de toutes les victimes de la déportation, sans compter des réactions d'admiration à l'égard des capacités narratives du personnage. Une brèche dans laquelle n'ont pas manqué de s'engouffrer les négationnistes.

Toujours à propos du travail en Allemagne et en lien avec l'Espagne, Jacques Walter exhume un roman – paru en 1948 – du journaliste, écrivain et homme politique, Arthur Conte : *Au-delà de la montagne*. En la circonstance, on n'est pas confronté à une tromperie qui serait publiquement dénoncée comme dans le cas précédent. À distance de tout jugement normatif, le chercheur examine les enjeux d'une réécriture d'un matériau testimonial et littéraire. En 1946, Arthur Conte, ancien requis du STO, avait raconté son expérience au camp de la Neue Bremm dans une nouvelle du recueil *Les Impitoyables* ; mais il y passait sous silence les « vraies » raisons de son internement, qui figurent néanmoins dans des archives de la Gestapo. En 1948, dans *Au-delà de la montagne* qui traite de la guerre d'Espagne et de la destinée de plusieurs républicains réfugiés en France pendant la Seconde Guerre mondiale et après, l'auteur transpose son primo-récit sur la Neue Bremm dans un autre dont le véritable héros est un résistant espagnol. C'est là un moyen de gérer une forme de culpabilité attachée à un passé de STO problématique à plusieurs égards. C'est pourquoi, alliant une mise en perspective biographique et historique à une analyse narrative, le chercheur montre que le texte est travaillé par un « inter-dit », un processus qui conjugue visée testimoniale et recours à la fiction, glissement de séquences d'une œuvre à l'autre et parfois importantes transformations de celles-ci. En définitive, on peut estimer que, placé à l'enseigne de la Résistance, ce roman contribue aussi à asseoir la légitimité de son auteur dans le champ politique où il entend faire carrière.

La dimension politique est très prégnante dans l'étude, menée par Aminata Niang et Sylvie Thiéblemont-Dollet, de la relation entre fiction et témoignage au sujet de la répression à l'encontre des tirailleurs au camp de Thiaroye le 1<sup>er</sup> décembre 1944. Si les travaux historiques, fondés sur l'exploitation d'archives, se multiplient depuis quelques dizaines d'années

et contribuent à y voir plus clair sur cet événement dont la mémoire a été plutôt oubliée, il n'en demeure pas moins que l'impact de la transmission orale, de productions littéraires ou filmiques est déterminant. D'où la circulation de récits entachés d'erreurs, voire de faux témoignages, tant au Sénégal que dans la diaspora sénégalaise. Après une mise au point sur les faits, les deux chercheuses proposent une lecture en miroir des interventions de l'écrivain et homme politique Léopold Sédar Senghor et du film *Camp de Thiaroye* d'Ousmane Sembène, ancien militant de la CGT et membre du Parti communiste, qui, perçu comme un documentaire alors qu'il est une fiction se voulant un témoignage (tout en comportant de notables erreurs), comble un véritable « trou de mémoire ». C'est par le biais de deux enquêtes auprès de Sénégalais – l'une à Dakar, l'autre à Saint-Dié-des-Vosges dans l'Est de la France – qu'est établie, *via* une transmission intergénérationnelle, la croyance persistante en des récits sur Thiaroye dont nombre d'éléments, fautifs, proviennent pour l'essentiel du film, le président Senghor étant considéré comme un homme qui s'est tu...

À ce stade du dossier, on est conduit à s'interroger sur le poids des industries culturelles dans le façonnage du rapport à l'Histoire. Certes, avec de « pures » fictions, mais aussi avec des genres hybrides comme les docu-fictions ou des productions qui s'en rapprochent. Dans ces derniers cas, la collaboration d'historiens de métier est loin d'être rare. En découle une reconfiguration de ce qui est ordinairement qualifié de faux témoignage. Au point que Julien Mary, qui s'intéresse au film *14-18, le bruit et la fureur*, en vient à estimer que c'est l'historien – plutôt l'historienne, soit Annette Becker – qui s'y érige en témoin. Mais s'agit-il d'un faux témoin et de faux témoignages ? D'évidence, la discussion n'est pas déconnectée des débats historiographiques, parfois plus que musclés, sur la Grande Guerre. Et, clairement, le chercheur ne partage pas les choix de cette historienne et du réalisateur Jean-François Delassus. C'est son droit et le droit de réponse n'est pas un vain mot pour *Témoigner. Entre Histoire et Mémoire/Getuigen. Tussen Geschiedenis en Gedachtenis*. Ceci étant, il déploie sa réflexion critique selon trois axes qui, du reste, ouvrent ou prolongent une discussion de portée plus large : d'abord, il se demande pourquoi il serait nécessaire de recourir à l'artifice du faux témoignage alors que l'on dispose d'un nombre non négligeable de témoignages réputés authentiques sur ce conflit-là ; ensuite, s'attachant à la trame narrative du document ainsi fondée, il questionne les modalités de sa réception ; enfin, il émet l'hypothèse que tout ceci prendrait sens dans un certain refus ou un refus certain du témoignage, clivé socialement, comme source d'intelligibilité du comportement des combattants au profit des thèses sur la culture de guerre telles que les avancent Annette Becker et Stéphane

Audoin-Rouzeau. La discussion est donc loin d'être close.

L'extension de la catégorie « faux témoin » se retrouve ainsi, mais d'une tout autre façon, dans la contribution d'Alpha Ousmane Barry. Il analyse un phénomène peu connu : les faux témoignages publics de fidélité de plusieurs segments de la population guinéenne, en tant qu'acte d'allégeance au Parti ou à Sékou Touré, lorsque le régime développait une propagande sur l'existence d'un « complot permanent » d'origine peule. L'objectif de cette propagande était d'accabler des personnes connues ou des collectivités importantes en les accusant d'ethnocentrisme. Plus par peur que par conviction, chacun essayait alors de se prémunir de semblable accusation. Un phénomène que le chercheur rapproche du « conformisme logique », notion forgée par Émile Durkheim, quitte à y voir ici un rituel parodique participant de la régulation sociale. Ainsi le faux témoignage – décliné sous de multiples formes (parjure, réquisitoire, serment...) – est-il une ressource mobilisée afin d'assurer un conditionnement idéologique et valoriser l'idéal d'harmonie sociale et politique. En outre, il est lié à divers actes de repentance qui placent le « comploteur » emprisonné et/ou gracié, sa famille ainsi que sa communauté ethnique, dans une chaîne de sévices moraux. *De facto*, un tel acte énonciatif engage la responsabilité du témoin sur l'existence de choses fausses... qui doivent passer pour vraies. C'est pourquoi le chercheur décortique les rouages de la mécanique par laquelle des personnes – accusatrices et accusés – se sont accordées pour valider des complots imaginaires. Une démarche qui ouvre la voie à la critique d'une forme de captation de la parole qui ne fonctionne plus sur la libre circulation, mais sur la contrainte.

De la sorte, on mesure à quel point la catégorie « faux témoignage », moins simple qu'il y paraît, a aussi à voir avec d'autres qui en sont proches comme l'aveu. C'est précisément le thème de la prochaine livraison de *Témoigner. Entre Histoire et Mémoire/Getuigen. Tussen Geschiedenis en Gedachtenis*. Preuve que, sur un sujet aussi complexe, la mise à l'épreuve n'est qu'amorcée...